

C'est un monde flouté, comme ancien, éternel, craquelé dans sa substance atavique, purement, dirait-on, *naturelle*. Une terre de rives qui, l'été mourant, bleuissent, troublent l'ambre diurne.

Les paysages de Robert Ferri déclinent des gris, des bleus de toujours. Leurs berges ? Des landes dont on devine, plus qu'on ne perçoit, l'immensité, dans le prolongement d'étendues d'eaux calmes, travaillées, en premier plan, comme de traits, de légères pliures, d'où sourd une bande de clarté lumineuse vite absorbée, ternie, par l'ocre du rivage. Leurs arbres ? D'essence indéfinie, boulés en bosquets pétris, croit-on, par quelque vent, plantés à la lisière d'une blancheur bleutée, bourrelée de formes indécises et encadrée par un arc lie-de-vin, ciel peut-être ou lointain horizon. Rien de précis : des formes que le regard tâche d'identifier, déterminées possiblement par leurs couleurs, des estompes nimbées d'embruns, figurant une pérennité sans hommes ni bêtes, une *inanimation* qu'émeut l'œil seul du spectateur restituant aux éléments des mouvements *potentiels*.

Ailleurs, c'est le littoral : lacis de soie grège, mariage d'éléments, mer, terre, ciel, trinité horizontale, immuable. Palimpseste, à la suite, d'eaux claires, fait d'épaisseurs veloutées, de légers recouvrements : Robert Ferri colle, décolle, froisse du bout des doigts, de fines bandes de papier, confère à l'œuvre une matière subtilement superficielle, de porcelaine, un vieillissement précieux, sans l'éclat tapageur de l'actualité. Une fuite hors du temps, hors des contingences : subsiste un paysage stable, fenêtre ouverte sur l'éternité. « La matière demeure et la forme se perd », écrivait Pierre de Ronsard : gageons que chez Robert Ferri, ni l'une ni l'autre ne s'érode et que le flou contient les flux.

This is a blurred world, as ancient, eternal, fissured in its atavistic substance, purely, as it would seem, natural. A land of shores which, in the dying summer, turn blue, clouding the daytime amber.

Robert Ferri's landscapes possess a vast array of greys and blues. Their banks? Moors, of which we sense, more than we see, the vastness, in the continuation of stretches of calm waters, designed, in the foreground as lines, gentle folds, from which emerges a band of luminous light promptly absorbed and dulled by the ochre of the shoreline. Their trees? Indefinite in essence, rolled into balls of kneaded groves by some wind, one would assume, planted on the edge of a bluish whiteness, riddled with indeterminate forms and framed by a wine-red arch, perhaps the sky or a distant horizon. Nothing is specific: shapes that the eye attempts to recognize, possibly identifiable by their colours, shadows covered in sea spray, depicting a timelessness devoid of man or beast, an *inanimateness* that may only be ascertained by the spectator's gaze, conveying potential motion to the elements.

Other paintings depict coastlines: mazes of raw silk, a union of elements, sea, earth, sky, an unchanging and horizontal trinity. All this results in a palimpsest of clear waters, consisting of velvety layers and soft overlaps: Robert Ferri pastes, peels off, creates wrinkles, thin strips of paper, with his fingertips, thus imparting to the work a subtly surficial porcelain-like texture, a treasured patina, without the raucous glitter of contemporary life. An escape out of time, out of contingencies: all that remains is a steady landscape and an open view of eternity. "The matter remains and form is lost", wrote the French poet Pierre de Ronsard: one may assume that in Robert Ferri's work, neither one nor the other is eroded and that the fluxes and haziness remain forever intertwined.